

## **Le monde vide - Berck**

Aller à Berck. C'était une tradition familiale : passer en novembre un week-end à Berck.

Pourquoi ? Je n'ai jamais su.

Papa y tenait, Maman moins.

Elle trouvait qu'il y faisait froid. Elle disait que l'endroit recelait une tristesse qui s'insinuait en elle, qui lui gelait les os bien pire que le vent pourtant hurlant et glacé de cette immense plage déserte. Les établissements de cure lui faisaient peur.

Mais la tradition venait de son côté à lui et elle n'avait jamais rien su lui refuser.

Papa a disparu, évidemment, il y a un an.

Berck, c'est une vision de la fin du monde soviétique : des vieux et des paralysés en cure. Des bâtiments cubiques, en béton, barbouillés parfois de peinture pour y mettre de la gaieté, comme une fausse joie de clowns tristes. Des dimanches plus morts qu'un cimetière de province, celui avec la porte rouillée qui grince, la mamie fossilisée dans les pleurs et les roses fanées sur la tombe de sa mère décédée au siècle dernier. Et le ballet des Opel tunées sur la "croisette", vitres teintées et basses à fond - tournant en rond.

« Quand je vais trop à Berck, j'ai envie d'envahir l'Ukraine » aurait dit Woody Allen. Je vous jure.

Un lieu de mort lente où on allait se prouver qu'on était vivants.

Se le prouver en courant à moitié nus sur la plage pour se plonger dans une eau glacée et en ressortir violets, les dents claquants, la chair de poule et la bouche pleine de discours bravaches.

- Elle n'est pas si froide.
- C'est excellent pour la circulation.
- Ça fait du bien !

On s'emmitouflait dans les serviettes, la morve au nez et la joie au coeur. Avant d'aller engloutir des kilos de fruits de mer, des litres de vin blanc, des tonnes de gâteaux au chocolat. Et dormir.

Je crois n'avoir jamais dormi comme je dormais à Berck.

De bons souvenirs

Alors, je ne sais pas.

Samedi, je me suis dit : pourquoi pas?

Berck n'a pas trop changé depuis la dernière fois. Ce bled est hors du temps, de toutes façons. Rues désertes, plage déserte, battue par un vent à vous décoller la peau. Eau glaciale. Ciel bas, gris, mais avec le soleil derrière qui vous brûle le sel déposé dans le moindre replis de peau.

Comme avant.

Je me suis baigné, bien sûr. Avant ça, j'ai couru à poil sur la plage, le zgeg battant contre les cuisses et le vent dans les poils des couilles. Je n'avais jamais couru nu. Vraiment couru, je veux dire. Ni vraiment nu. J'ai trouvé ça marrant.

Je me suis roulé dans le sable. J'en ai même mangé.

Ensuite, je me suis jeté à l'eau. Je me suis pris quelques vagues dans la gueule. J'ai plongé. Pas longtemps. Comme avant. Impossible d'y rester longtemps.

J'aurais voulu hurler en ressortant. Comme avant.

Mais j'étais tout seul et rien n'était vraiment comme avant.

Je suis ressorti violet, mon corps trop maigre secoué de frissons.

J'ai bu une grande gorgée d'eau de mer. Peut-être même que je l'ai fait exprès. Je ne me souviens pas vraiment. J'étais là, la mer était là et les vagues énormes me passaient par-dessus la tête comme si c'était une journée ordinaire. Qui peut dire qu'il est allé se baigner

en novembre sans avoir avalé un peu d'eau de mer ? Ça m'a brûlé la gorge et ravagé l'estomac.

Ah ! Ah ! Ah !

J'ai hurlé comme ça. J'ai voulu rire. J'ai voulu rire, putain, comme on le faisait avant quand on venait se baigner là et qu'on se regardait, sortant de l'eau, tremblants de froid, la peau violette et le cheveux collé.

- J'ai bu la tasse !

- Moi aussi !

Et c'était drôle, malgré le froid.

Ah ! Ah ! Ah !

J'ai tout gerbé - l'eau, le sable, les restes de cassoulet froid du matin. Et un château pour que la mer l'emporte lentement, pour que la mer nettoie ma gerbe, emporte cette pourriture en moi.

(Spoiler alert : elle est toujours là.)

Le reste n'a pas grand intérêt.

J'ai planté un gros 4x4 dans une dune. J'ai cassé quelques fenêtres avec des cailloux. J'ai pissé sur le mur du commissariat et tagué des slogans anarchistes, scatologiques ou privés de tout sens.

J'ai piqué des fringues chaudes - marre de me trimballer à poil - marre de mon sexe pendouillant pour rien - peut-on taguer son nihilisme sérieusement quand on a les testicules à l'air ?

Sans doute pas.

La routine.

Je suis rentré de nuit, tous phares éteints, pied au plancher, en me demandant si j'aurais le courage de relâcher une seconde - juste une seconde - l'attrait du bas-côté.

Je ne l'ai pas fait.

Je suis rentré.

Point.

Je suis allé à Berck. Je ne sais pas vraiment ce que je suis allé y chercher. Je n'en ai rien ramené. Le monde est toujours aussi vide. Je suis toujours aussi vide.